

est bourgeois, mais dont on refuse de considérer qu'il est — de manière d'ailleurs quelque peu différente de l'U.R.S.S. — un Etat ouvrier déformé.

— Enfin, pour terminer, il convient de dire quelques mots du rôle de la Chine sur le plan international. La formation des dirigeants chinois, qui repose pour l'essentiel sur la théorie de la révolution *par étapes et nationale*, fait qu'ils se replient derrière un rôle de dirigeants d'Etat. Le rôle de la Chine au Pakistan, où elle a subordonné la révolution à une politique d'Etat, les directives données aux communistes indonésiens, qui mettaient leur parti à la traîne de la bourgeoisie nationale au nom du « bloc des quatre classes », le fait que la Chine pratique, moins ostensiblement que l'U.R.S.S., en la camouflant derrière une aide militaire et une propagande révolutionnaire plus considérables, une politique, quant au fond, de coexistence pacifique, tout cela montre à l'évidence que l'internationalisme prolétarien des Chinois est plus abstrait qu'effectif. Il n'en demeure pas moins que la révolution chinoise a fait basculer le rapport de force mondial au détriment du capitalisme, tout au moins au niveau de la *tendance* historique de la période. Dès lors, il devient aberrant de ranger la Chine, même si l'on aligne tous ses manquements, toutes ses déviations, voire tous ses crimes vis-à-vis de la révolution mondiale, dans le camp des forces résolument hostiles au prolétariat mondial.

Tous les éléments de l'analyse que nous avons présentés, contrairement à ce que disent les camarades de *Lutte Ouvrière*, montrent que les réalisations et la politique de l'Etat chinois, et leurs carences mêmes, s'inscrivent dans le cadre de la théorie de la révolution permanente et confirment notre analyse du poids du stalinisme. La révolution chinoise a confirmé la théorie de la révolution permanente en ce que, malgré la théorie erronée et néfaste du bloc des quatre classes, ses dirigeants ont dû, pour vaincre en 1949, prendre le pouvoir *contre* la bourgeoisie nationale, dans les faits, et ériger une dictature du prolétariat, quel que soit le nom derrière lequel elle se présente. Faute de cela, la Chine n'aurait jamais pu rompre avec l'impérialisme d'une façon aussi radicale. Elle a confirmé la théorie de la révolution permanente par la radicalité aussi des mesures de réorganisation accomplies dans les années 1958, engageant brutalement, mais apparemment sans les excès de la « dékoulakisation » stalinienne, la paysannerie dans la voie de la collectivisation : ce faisant, et malgré toutes les insuffisances des communes populaires, voire les erreurs qui ont présidé à leur mise en place, la Chine confirmait que face aux pressions de l'impérialisme, et pour leur résister, il *n'y avait qu'une voie, le socialisme*. Mais en même temps, tous les manques que nous avons relevés, toutes les déviations, qui font dire aux camarades de *Lutte Ouvrière* que la Chine n'est pas et n'a jamais été un Etat ouvrier, et qui les amènent au nom de cette conception à remettre en question la théorie de la révolution permanente, font que, de fait, la révolution chinoise ne concorde pas absolument avec le schéma tracé par Trotsky. Mais nous avons essayé tout au long de montrer ce qui se cache là derrière : le poids monstrueux sous lequel la politique et l'idéologie stalinienne ont écrasé le prolétariat international, qui de-

vra encore tâtonner longtemps avant de s'engager dans les chemins du léninisme.

B) « Lutte Ouvrière » et Cuba

A Cuba, selon les camarades de *Lutte Ouvrière*, s'est déroulé le même processus qu'en Chine, Yougoslavie, etc. Là encore, la « quasi-totalité des groupes trotskystes, dont la IV^e Internationale », seraient parvenus à une « liquidation du trotskysme comme idéologie révolutionnaire prolétarienne » en « donnant à la paysannerie pauvre le rôle du prolétariat » (*Lutte de classes*, n° 2). En effet, disent ces camarades, « pour nous, le « dogmatisme » de Léon Trotsky, c'est l'acquis révolutionnaire qu'il a su conserver et enrichir. Dans les pays sous-développés, la tâche des marxistes révolutionnaires n'a pas changé d'un iota depuis que fut écrite *la Révolution permanente* : former des partis ouvriers, s'appuyer sur le prolétariat des villes, et lui gagner le prolétariat rural et la paysannerie pauvre dans la lutte contre la bourgeoisie compradore et l'impérialisme » (*Ibid.*). Les positions de principes et le fond de l'analyse sont donc identiques pour la Chine et pour Cuba ; néanmoins, l'expérience cubaine nous permet de préciser ou de confirmer un certain nombre de points de notre réfutation précédente.

Cuba n'a même pas — ou n'a même plus — l'avantage de faire, comme la Chine, figure d'*exception* : tout le passé de la révolution cubaine la conduisait fatalement vers les sombres perspectives d'une « dictature militaire de plus en plus répressive » (*Lutte Ouvrière*, n° 101) qui seraient actuellement les siennes.

Les forces motrices de la révolution

Là encore, le prolétariat n'ayant pas pris une part déterminante aux bouleversements sociaux, c'est la paysannerie dirigée par la petite bourgeoisie intellectuelle qui renversa l'oppression impérialiste. Mais la nature sociale et politique de la paysannerie cubaine révolutionnaire nous permet de confirmer ce que nous disions à propos de la paysannerie chinoise : les rapports capitalistes de propriété primaient dans les campagnes cubaines, où le prolétariat agricole était extrêmement important. « A la veille de la révolution, ce prolétariat agricole était depuis longtemps parfaitement détaché de la terre ; ses aspirations le portaient beaucoup plus à revendiquer, par l'intermédiaire de ses syndicats, des améliorations salariales et sociales qu'à rechercher l'accession à la propriété foncière », écrit Gutelman (*L'agriculture socialisée à Cuba*). Il en résulte qu'il était extrêmement réceptif à la propagande révolutionnaire, dans la mesure où les rapports de production dans lesquels il s'intégrait (grandes propriétés capitalistes, c'est-à-dire liées au capitalisme financier urbain national ou impérialiste, employant un grand nombre de salariés) le rapprochaient plus du prolétariat urbain que du mode de vie du paysan traditionnel individualiste aspirant avant tout à l'accroissement